

sur un plateau une carte de visite armoriée. Juan Antonio lut familièrement par-dessus son épaule :

—Le duc de Balboa !... Ne te l'avais-je pas dit ?

—Faites entrer, dit le peintre.

—Un moment... interjeta Juan. Il est inutile qu'il me voie ici. Je me blottis dans ce cabinet.

Il souleva une portière derrière laquelle il disparut. Un instant après, le domestique introduisit le visiteur. Alexandre de Balboa avait plus de soixante-cinq ans, mais il était encore dans toute la vigueur de l'âge, et le temps avait à peine grisonné ses cheveux et ridé ses traits. Il salua l'artiste avec courtoisie :

—Je viens, dit-il, vous dérober quelques instants si précieux.

Horace s'inclina.

—Vous répondez, au contraire, monsieur le duc, repartit-il, à un de mes plus grands désirs. Il y a longtemps que je souhaitais avoir l'honneur de vous être présenté.

—L'honneur est tout pour moi, monsieur, répondit don Alexandre. Vous voyez devant vous un père qui n'a pu résister à sa fille... c'est-à-dire, ajouta-t-il en souriant, au tyran que Dieu m'a envoyé sans doute pour me punir de mes péchés, Anita veut son portrait et son portrait en pied, en d'autres termes, une œuvre qui eût certainement épuisé la patience de Job, s'il avait été peintre. Mais Anita comme Alexandre le Grand, ne veut pour peintre qu'Apelles. Et il paraît, ou plutôt il est hors de doute, monsieur, qu'aujourd'hui Apelles c'est vous.

Horace ne put réprimer un mouvement de satisfaction. Le duc s'en aperçut et, croyant à un sentiment de vanité, excusable, après tout, de la part d'un artiste en renom :

—Je sais, reprit-il, qu'un maître dont la réputation et la gloire s'affirment par des chefs-d'œuvre admirés de toute l'Espagne, a bien autre chose à faire que de sacrifier une partie de son temps aux caprices d'une petite fille de dix-sept ans qui, pour être jolie, n'en est pas moins impérieuse. Si elle mène son père comme un mouton en carton qu'un bébé traîne avec une faveur, tout le monde n'est pas tenu de subir ce rôle.

—Je ferai le portrait que vous voulez bien me demander, monsieur le duc, répondit le jeune homme, et je ne crains qu'une chose, c'est que l'artiste et l'œuvre ne soient pas dignes du modèle.

—Vous êtes trop modeste, monsieur ; mais votre observation me prouve que vous n'acceptez que pour nous obliger... Je sais que vous êtes très occupé.

—J'achève le tableau que voilà pour l'Exposition de Paris.

Le duc jeta ses yeux sur la toile et eut un geste d'étonnement.

Singulière coïncidence, dit-il, ces deux esquisses ressemblent beaucoup à ma fille. Avez-vous vu Anita ?

Une vive rougeur monta au front du peintre.

—Je n'ai pas eu cet honneur... je crois, fit-il avec embarras.

—Dans ce cas, votre imagination vous sert admirablement, et vous n'avez pas à craindre de ne pas réussir le portrait.

Le duc, en achevant ces paroles, feuilletait un carton ouvert devant lui.

—Je suis indiscret, dit-il ; mais je ne puis résister à la curiosité, quand j'ai l'occasion de voir des trésors.

—Permettez-moi de vous offrir une de ces esquisses.

—Ce serait vous dépouiller.

Alexandre de Balboa s'arrêta brusquement. Il levait jusqu'à ses yeux un petit paysage qui semblait trembler dans ses mains.

—Encore une création ? demanda-t-il.

—Non, une copie, d'après nature.

Le duc recula d'un pas.

—Et où donc avez-vous vu cette superbe habitation perdue au fond de ce parc, qui rappelle le jardin d'Armide ?

—Loin d'ici, en Amérique, près du lac Érié.

—Vous avez voyagé beaucoup ?

—Beaucoup, en effet.

—Pourtant, vous paraissez bien jeune.

—J'ai vu à peu près tous les points du monde.

—Pardonnez-moi. J'oubliais que vous êtes artiste, et qu'un peintre, lorsqu'il le peut, ne se contente pas de voir Séville et Rome.

Le duc continua très attentivement à feuilletter le carton où il avait replacé l'esquisse.

Tout à coup il pâlit :

—Voici une composition dramatique, fit-il en réprimant aussitôt son émotion, cette femme noyée flottant sur cet étang...

—C'est une étude que m'a demandée mon père, dit Horace, une étude d'après un récit qu'il m'a fait.

—Votre père ?

—Je veux dire mon père adoptif, car je suis orphelin.

—Est-il peintre comme vous ?

—Non, mais il est dilettante et emploie une grande partie de sa fortune à favoriser les arts. C'est un homme généreux à qui je dois tout ce que je sais et je donnerais ma vie pour lui.

—Vous semblez lui être très attaché.

—Autant que je le serais à mon propre père.

—Vous n'avez pas connu vos parents ?

—J'ai gardé d'eux un très vague souvenir. Je les ai perdus quand j'étais tout enfant.

—Sont-ils morts ?

—Je ne puis l'affirmer.

—Et votre bienfaiteur, quel est son nom ?

—Sir Richard Stone.

Le duc eut un soubresaut qui échappa à l'attention du jeune homme perdu dans ses pensées. L'entretien se poursuivit pendant quelque temps, mais le visiteur semblait maintenant pressé d'y mettre fin.

—J'abuse vraiment de votre bonté, monsieur, dit-il.

Il lui tendit la main en signe d'adieu.

—Je serais heureux de vous revoir, monsieur le duc, fit l'artiste sans dissimuler son contentement.

—Quand pourrions-nous obtenir une première séance ?

—Le jour qui vous conviendra le mieux. Je suis à vos ordres.

—Vous mettez le comble à l'amabilité. Je vais rendre compte de ma visite à ma fille et je vous écrirai.

A peine le duc fut-il parti que Juan Antonio, passant la tête par la portière, s'écria :

—Si tu n'es pas le mortel le plus choyé sur terre par la fantasque déesse que les anciens appelaient Fortuna, je veux vivre de pain et d'eau pendant huit jours.

—En attendant, repartit Horace en riant, je t'emmène au restaurant Armino. Je veux marquer cette journée d'une pierre blanche, comme faisaient les anciens.

Ils sortirent bras dessus bras dessous.

### III.—UNE RENCONTRE

Le train de Barcelone à Saragosse était sur le point de partir. Les bureaux où se donnaient les billets fermaient leurs guichets ; les bagages achevaient de se charger à la hâte ; on n'attendait pour donner le coup de cloche, que l'arrivée de l'express. Le machiniste avait les yeux fixés sur le chef de gare pour laisser siffler la vapeur. Les retardataires arrivaient haletants.

Dans un compartiment de première classe était installé seul, déjà enfoui dans un coin, un vieillard aux longs cheveux blancs. Un bonnet de velours noir, assujéti par des mentonnières, s'abaissait sur ses yeux et empêchait de voir les traits de son visage. Il portait une redingote sans collet, étroitement serrée et moulant le buste. Un pantalon noir complétait son costume.

Il s'était enveloppé dans sa couverture de voyage et tenait la main appuyée sur une cassette en fer ; un de ses doigts, passé sous la poignée, montrait une bague ornée d'un gros brillant. L'autre main reposait sur un volumineux coussin en toile rouge placé sur le coussin à côté de lui. Dans le filet, au-dessus de sa tête, était une valise en cuir.

Un coup de sifflet retentit et le train s'ébranla.

Au même moment, la portière du compartiment s'ouvrit et livra passage à un voyageur qui se jeta d'un bond dans la voiture en disant :

—Pardon, monsieur.

Le vieillard, qui s'était arrangé pour dormir,

se redressa, salua sans parler et ouvrit son livre. Involontairement son regard s'arrêta sur celui que le hasard venait de lui envoyer comme compagnon de route.

Un examen superficiel lui apprit tout d'abord qu'il avait affaire à un officier français. La croix de la Légion d'honneur attachée sur l'uniforme, le képi galonné d'or, le grand paletot de fourrures, la physionomie martiale, la moustache en brosse, l'attitude raide, l'allure du commandement confirmaient cette supposition. L'âge était plus difficile à préciser, mais il était douteux que l'inconnu eût atteint la cinquantaine. Il avait, lui aussi, une valise qu'il s'empressa d'ouvrir, et d'où il tira un volume exactement semblable à celui que lisait le vieillard.

Les deux voyageurs s'étaient observés dans leur lecture, qui paraissait avoir pour l'un et l'autre un intérêt particulier.

Le silence régna dans le compartiment jusqu'au premier arrêt à Sardeuola. Le personnage décoré se leva, passa la tête par la portière et fit un mouvement d'impatience. Ensuite il s'assit, prit dans sa poche de côté un étui en cuir de Russie et offrit cordialement un cigare à son compagnon.

—Merci, je ne fume pas.

Le vieillard, en prononçant ces paroles, avait soulevé son bonnet de velours. Ses traits fortement hâlés avaient une expression de froide sévérité où se révélait une grande tristesse.

—Le tabac vous incommode peut-être, demanda l'officier, qui semblait désireux d'engager la conversation.

—Point du tout, ne vous gênez pas pour moi, je vous prie.

—Vous parlez la langue de Cervantes avec toute la pureté d'accent d'un bidalgo.

—J'ai longtemps habité l'Espagne ; mais votre accent est aussi correct au moins que le mien et cependant cette décoration...

—Est française, en effet, pourtant je suis Espagnol. J'ai servi douze ans en France et il y a bientôt seize ans que je n'avais revu la péninsule.

—Vous avez dû trouver le pays bien change ?

—Hélas ! il a subi tant de révolutions.

—Etiez-vous depuis longtemps à Barcelone ?

—J'y ai passé huit jours et j'ai été surpris des progrès qui s'y sont accomplis.

—Les Catalans sont industrieux et actifs.

—Tous les Espagnols devraient leur ressembler.

La conversation se mourait. Le vieillard reprit son volume ; l'officier fit de même.

Il y eut une longue pause jusqu'à la station de Tarrasa. Le vieillard marqua d'une oreille la page de son livre, le déposa sur le coussin et descendit de voiture.

Une secousse imprimée au train pour y attacher un wagon supplémentaire fit tomber le volume, qui resta ouvert à l'endroit corné. L'officier le ramassa, y jeta machinalement les yeux et lut rapidement une liste alphabétique des grands dignitaires de la cour d'Espagne. Un des noms était souligné d'un coup d'ongle.

—Le duc de Balboa ! dit-il avec un geste de surprise.

Il ferma le livre et le remit sur le coussin.

Un instant après le vieillard remonta dans sa voiture. Le train repartit.

—Je vois, dit l'officier, que vous avez pris la même précaution que moi en vous munissant d'un guide.

—Précaution indispensable, répondit le vieillard, lorsqu'on voyage dans un pays où la forme du gouvernement, le chef de l'État et les ministères sont si peu stables qu'ils ne durent souvent, comme les roses de Malherbe, pas plus que l'espace d'un matin.

—Vous avez raison, surtout en ce qui concerne les hauts dignitaires. J'ai fait la même réflexion que vous lorsque j'ai acheté en arrivant à Barcelone cet exemplaire du même guide, et je ne me repens pas de mon acquisition. Je retrouve ici à peine quelques noms qui m'étaient connus autrefois : le comte de Santomayer, le marquis de Bedmar, le marquis de Barzanallana, le duc de Balboa...

*A suivre.*